

I

Colombe Parvery eut un mouvement de recul à l'instant où le souffle aviné de Marceau lui parvint aux narines.

– Ah ! Ce n'est pas Dieu possible ! maugréa-t-elle en esquivant le regard de son frère, avant de s'essuyer nerveusement les mains couvertes de terre sur son tablier à grandes poches.

L'ivrogne, l'œil hagard et le cheveu hirsute, bredouillait des paroles imperceptibles sous l'indifférence de sa sœur, alors pressée de terminer la cueillette du rang de petits pois en raison du tonnerre qui annonçait les prémices de l'orage.

– Ôte-toi de mon chemin ! Tu vois bien qu'il me reste de la besogne ! pesta Colombe en jetant quelques gousses dans son panier.

Marceau éructa et se mit à rire en lui chantant qu'elle allait se mouiller. Comme il avait une sacro-sainte horreur de l'orage, il faillit renverser les paniers en tirant la jeune fille par le bras dès que les premiers éclairs traversèrent le ciel.

– Lâche-moi !

– Ne fais pas l'idiot, viens t'abriter dans la grange !

– J'ai à faire !

Ce fut pourtant sans compter sur la pluie battante qui envahit bientôt les sillons de terre où les sabots de Colombe s'embourbèrent, tandis que Marceau avait déjà pris la direction de la grange, abandonnant sa sœur à son triste sort. L'orage était monté plus vite que prévu. Ce n'était pas par péché de coquetterie si elle détestait sentir le bas de sa jupe ample trempée et sa chevelure rousse aux reflets d'or s'engorger d'eau, mais elle avait cru finir à temps sa cueillette sans pâtir des affres du ciel !

Du haut de ses quinze ans, celle qui endossait toutes les responsabilités regagna la pièce commune de la ferme, où son second frère Silvère, qui n'était guère plus vaillant que l'aîné, se tenait assis près de la cuisinière. Sa frêle constitution ne le prédisposait pas à râtelier les foins, pas plus qu'à attacher les gerbes de blé pendant la moisson. Quelques années en arrière, lorsqu'il avait dû lutter contre une maudite fièvre, les médecins ne se seraient guère avancés sur son pronostic vital. S'il s'en était malgré tout sorti, sa longue convalescence lui avait donné des circonstances atténuantes, qui s'étaient bientôt transformées en privilège de l'oisiveté. Même si le miraculé aurait pu suppléer sa sœur dans les travaux ménagers tels le raccommodage ou les conserves, il préférerait s'adonner à de plus nobles tâches, comme la lecture, mais pas n'importe laquelle, celle des Saintes Écritures de la Bible !

Colombe se sentait bien seule dans sa ferme, pas même une métairie, mais une petite propriété avec un modeste champ cultivable, de celles que le seigneur aurait concédées à un paysan du temps du régime féodal, et qui tombait à présent en friche depuis la mort des parents.

Même si Silvère considérait que ce fut l'attribut d'une femme de régler le sort de la vaisselle sale qui s'amonce-

lait dans l'évier, sans doute parce qu'il n'avait jamais vu un homme Parvery condescendre à participer aux travaux de la cuisine, le jeune chétif n'en était pas pour autant un mauvais bougre. De la manière dont il se tenait assis, baignant dans l'ombre de cette pièce sombre, Colombe le trouva encore amaigri, flottant dans sa chemise foncée. Ses traits tirés et son regard tourmenté dénonçaient sa petite santé. Difficile d'ôter de l'esprit de la benjamine les jours où il avait dû endurer les cataplasmes de farine de lin trempés dans de l'eau chaude, appliqués sur la poitrine dans un linge fin pour combattre cette fièvre qui l'avait habité jusqu'à l'épuisement. Comment une sœur aurait-elle pu rester insensible aux souffrances de son cadet ? Si elle tenait le coup avec vaillance, entre deux moments de découragement, c'était un peu pour lui.

Affairée dans l'évier en pierre afin de curer les casseroles, Colombe n'eut pas besoin de consulter la comtoise pour connaître l'heure. Elle se fiait sur l'attitude de son frère, sachant que la pluie déferlante ne modifierait en rien ses habitudes de préparatifs pour se rendre aux vêpres. Le visage déjà aimanté à sa retraite spirituelle, Silvère s'extrayait de sa chaise sans qu'il ne fût affaire de mot, l'église étant sa mission quotidienne entendue.

La cuisine en ordre, Colombe y vit plus clair. Le corps ceint d'un grand tablier, elle vida ses deux paniers de gousses sur le papier journal disposé sur la nappe. Enfin assise, elle se mit à écosser ses petits pois en songeant, à l'instar d'une femme qui aurait déjà eu toute une vie derrière elle... Or, elle n'était encore qu'une toute jeune fille et s'étiolait déjà, à la merci de ses deux frères qui, sans scrupule, la laissaient assumer toutes les corvées. Persuadée d'être sans beauté, comme le lui avaient fait remarquer les écolières du bourg qui dénonçaient son

allure masculine et ses yeux gris vert trop communs, il n'y avait que sa chevelure rousse qui trouvait grâce à ses yeux, une tignasse intrigante qui, selon elle, l'épargnait de la cour assidue que menaient les garçons aux filles du village, affichant clairement leur préférence pour les brunes et les blondes. En réalité, elle bénissait sa rousseur qui la préservait de ce monde un peu étrange de la séduction, se fichant comme d'une guigne de l'attribut « sorcière » qu'elle avait entendu proférer à son encontre. Elle craignait d'autant plus le jeu amoureux, que le comportement de coureur de jupons de son frère aîné lui renvoyait une piètre image des relations avec le sexe opposé.

Même si son souvenir était vague et lointain, Colombe rêvassait en regrettant le temps où son père dirigeait les bœufs avec son aiguillon, celui des labours ou du ramassage des maïs à une époque où prévalait l'entraide entre voisins, ce qui permettait aux parents Parvery d'exploiter honorairement leur ferme du Haut-Limousin, entourée de vallons, de prés et de forêts. Depuis que Marceau était considéré comme le chef de famille, la réputation de ce dernier était si mauvaise, qu'elle privait les Parvery de la fameuse solidarité jugée bien utile pour retourner la terre ou l'ensemencer. En conséquence, la ferme avait pris des allures fantomatiques. Le spectre d'une charrue, une herse, un brabant abandonné témoignaient de l'incapacité de Marceau à conduire l'attelage pour le labour. Ce dernier avait d'ailleurs préféré vendre les vaches et les moutons, qui jadis, parqués dans les landes voisines à brouter l'herbe fraîche, leur rapportaient pourtant le fromage et la laine. L'aîné de la famille, et également le seul à avoir atteint l'âge de la majorité, avait eu tôt fait de boire tout le bénéfice octroyé par la vente du bétail. Aussi, Colombe se disait qu'au train où allaient les choses, l'avenir ne s'annonçait guère engageant pour la fratrie.

La pluie qui venait de s'arrêter l'incita à mettre les galoches à sécher sur le devant de porte, puis elle entreprit l'épluchure des légumes pour la soupe avant de se lancer dans la préparation du ragoût, car ses frères, qui avaient bon appétit, n'étaient jamais les derniers à s'attabler à heure fixe.

– Alors le cul-béni, tu vas finir par y coucher dans l'église si ça continue ! persifla Marceau qui s'apprêtait à déplier sa serviette de table, alors que son cadet rentrait tout juste des vêpres.

Ce propos se solda par l'indifférence de Silvère qui avait pris l'habitude d'ignorer les quolibets de son aîné.

– Du ragoût de mouton ! s'insurgea l'ivrogne en s'approchant de la marmite avec une mimique de dégoût. Tu sais pourtant que ce n'est pas mon fort !

– Je fais avec ce que j'ai pu trouver ! se défendit Colombe qui savait combien la colère de Marceau montait à la moindre contrariété.

Elle lui versa deux louches de soupe trempées de gros pain qu'il ingurgita aussitôt avant d'annoncer la couleur :

– Il me faut une chemise propre pour demain !

Bien que surprise, elle acquiesça. Il était pourtant rare que Marceau réclamât du propre, il fallait plutôt l'obliger à changer de chemise une fois par mois. Sans doute avait-il une idée derrière la tête qu'il refusait d'exposer en famille ? Par peur des représailles, sa sœur tenait toujours une liquette à disposition au cas où son aîné rentre d'une rixe les vêtements souillés d'écume sanguinolente. Elle lui sortirait donc celle à carreaux par deux fois ravaudée.

Comme Colombe se préparait à servir le ragoût, Marceau grommela :

– Te voila une vraie femme bientôt bonne à marier !

Goguenard, il lui pinça la taille, ce qui inspira à la jeune fille de la crainte et du dégoût qu'elle domina, convaincue qu'une fois le dîner achevé, il repartirait traîner la gueuse pour calmer ses pulsions.

La cuisine ordonnée, la jeune fille, exténuée par sa journée de travail, ne demanda pas son reste pour aller se coucher. Dans sa chambre, elle se déshabilla en hâte, enfila une chemise de chanvre et se glissa dans des draps râpeux. Sa fatigue venait au bout de tout. Toutefois, depuis peu, elle constatait que son corps s'était modifié, ses hanches s'arrondissaient, ses seins se remplissaient et ces transformations physiques la malmenaient. Elle cherchait à dissimuler ses formes, regrettant son corps d'enfant qui lui avait permis toutes les libertés. Pourtant, le summum de sa honte avait été atteint avec l'arrivée de ses menstrues. Elle sentait depuis ce jour s'épanouir dans son corps une mystérieuse personnalité qui la contraignait à se rendre plusieurs jours par mois au lavoir pour nettoyer ses culottes maculées de sang, en priant pour que Marceau n'apprenne rien de ce nouvel état... Même avec celle qui l'avait mise au monde, le sujet était resté tabou, et sa mère n'était plus là à présent, pour lui prodiguer ses conseils ou la rassurer.

Cette même nuit, Colombe fut tirée de son sommeil par des coups secs frappés à sa porte de chambre. Le grincement de la charnière lui confirma qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve, mais bien d'une réalité dont elle se serait passée. Dans la pénombre, elle distingua la silhouette pataude de Marceau qui remplissait l'encadrement de l'entrée. Il tituba jusqu'au lit en marmonnant dans ses moustaches :

– Viens là ma Colombe...

Bien qu'à demi ensommeillée, elle suivit les gestes hésitants de son frère, endoloris sous l'effet de l'alcool. Il

ôta sa chemise et eut encore suffisamment de réflexes pour chercher à tâtons le contact avec sa sœur.

– Ne me touche pas ! hurla-t-elle.

– Allez, ne sois pas farouche !

Colombe se leva d'un bond. Elle eut la présence d'esprit de se saisir du gourdin qu'elle conservait derrière sa table de nuit pour pallier les coups durs. Sentant le danger se préciser face à un Marceau qui avait perdu la tête, elle lui en infligea un coup sec derrière la nuque. Il s'écroura comme foudroyé.

Colombe resta hébétée, les yeux fixés sur le corps lourd de Marceau gisant au pied du lit. Elle réprima un mouvement de recul, regrettant presque son geste de défense, issu d'une pulsion décuplée par la peur.

– Zut ! Et s'il était mort ? s'estomaqua tout haut la jeune fille, qui osait à peine se pencher sur lui sous la lumière blafarde de la chambre.

– Marceau ! implora-t-elle en espérant un grognement ivre.

Comme aucun son ne sortit de ses lèvres, Colombe guetta les mouvements de son buste, mais elle ne décéla aucun signe de respiration. D'inquiétude, elle se rua vers la chambre des frères où elle réveilla Silvère qu'elle conduisit sur le lieu du drame.

– Il respire ! constata son cadet, ce ne doit pas être trop grave.

– Il va se réveiller tu crois ? pleurnicha Colombe tandis que Silvère tentait d'y voir plus clair.

– Tu l'as assommé ? C'est bien ça ? s'enquit-il en constatant la présence d'un solide gourdin au pied du lit.

– Légitime défense ! N'importe qui aurait fait la même chose à ma place !

C'était honteux d'avouer que son aîné avait tenté de la

violier, et Colombe, qui tremblait de tout son corps, entre déception et soulagement d'apprendre que Marceau était encore en vie, ne donna à son frère aucun détail sur le déroulement des faits. Silvère se signa, puis il lui vint à l'esprit d'allonger Marceau sur le lit de sa sœur. Ils durent pourtant rapidement abandonner cette idée, car il leur fut impossible de hisser le poids mort d'un quintal que représentait Marceau. Face à cette problématique insoluble, Silvère retourna se coucher. Colombe, quant à elle, ne put fermer l'œil de la nuit, rongée par la culpabilité.

Au petit matin, Marceau ronflait à faire trembler les murs de la ferme lorsque la jeune femme partit nourrir ses volailles et surveiller ses couvées. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'au bourg, si cela s'apprenait, les conséquences de son acte feraient des gorges chaudes. Colombe craignait déjà le poids de la honte. Son cœur se mit pourtant à battre plus fort, lorsque de retour des poulaillers, elle trouva Marceau et Silvère en pleine conversation, attablés devant leur bol de faïence aux effluves de café au lait. Son aîné sur pied, cela augurait les ennuis qui ne faisaient que commencer !

Marceau la scruta d'un air abattu tandis qu'elle endossait le tablier de cuisine :

– Bon sang, je me tiens un sacré mal de crâne ! maugréa-t-il.

Animé d'un bon sentiment, Silvère suggéra de faire venir le médecin, mais Marceau, qui n'avait pas un sou vaillant, s'y opposa catégoriquement. Colombe se proposa aussitôt de lui faire une compresse inspirée d'un remède de grand-mère, mais son frère l'envoya sur les roses. La douleur n'empêcha pas l'ivrogne d'avalier ses tartines de pain beurrées sans s'inquiéter des raisons qui l'avaient amené à se réveiller dans la chambre de sa sœur. Il n'avait

rien connu d'autre que les rixes et les bagarres qu'il provoquait autant qu'il recevait, c'est pourquoi la plupart du temps, il ne gardait au petit matin aucun souvenir de ses frasques de la veille.

– Ben vous n'êtes pas causants vous deux ! s'écria soudain Marceau en se levant de table, tandis que Silvère, meurtri à l'idée de faire une gaffe, rentrait le menton et baissait les yeux.

Colombe ne fut soulagée que lorsque l'aîné eut claqué la porte derrière lui...